



## Généalogie des viscères

La généalogie de l'anarchiste se trouve dans ses viscères. On n'y accède pas avec les livres, on la ressent d'abord comme une évidence que le papier confirme ensuite. Car il existe avant tout une rébellion instinctive face à l'autorité, d'où qu'elle vienne. J'ai vécu, jusqu'à l'âge de 10 ans, dans la crainte des coups qui pleuvaient pour un rien. Ma mère, qui fut orpheline, abandonnée à l'Assistance publique, placée dans des familles qui faisaient de l'argent avec ces enfants taillables et corvéables à merci, a subi ce qui a généré chez elle une compulsion de répétition : frappée, elle frappait, n'ayant connu que la violence, elle ne connaissait que la violence, son langage. Je fis souvent les frais de cette incapa-

cité à la raison raisonnable et raisonnante qui génère la gifle, les coups, les volées de cuir du martinet, ou bien encore la parole qui blesse, mortifie l'âme, le geste qui tue, la simulation d'abandon du foyer et autres variations sur le thème de la méchanceté. Je fus *d'abord* cet enfant-là.

Je fus *aussi* celui qui, à 10 ans, toujours en vertu des mêmes principes, fut placé par ma mère, avec le silence tacite de mon père, dans un orphelinat de prêtres salésiens dont quelques-uns, pédophiles, faisaient régner la terreur au quotidien. Dans la préface à *La Puissance d'exister*, j'ai raconté ces quatre années vécues dans la saleté, la crainte, la perversion, l'humiliation, les coups, la violence, l'avilissement, la vexation. Cette haine du corps et des désirs, de la sexualité et des femmes, de l'intelligence et des livres se doublait, chez les prêtres, d'un éloge du sport et du travail manuel, de la virilité et de la compétition, de la famille et du chef. Entre 10 et 14 ans, orphelin du vivant de mes parents, j'ai vécu l'enfer sur terre. Après, tout ne peut qu'être paradis. Ma mère n'en vécut pas mieux d'avoir mis à l'orphelinat son fils aîné, alors qu'elle gardait le cadet pour elle, dans ses jupes. Ni mon frère...

À 14 ans, j'ai le souvenir d'un pacte avec moi-même : je ne serai ni bourreau, ni victime. Je n'avais pas envie de m'humilier en devenant ce que certains prêtres avaient été avec moi : jouisseurs du pouvoir, jubilant de casser et de détruire moins forts qu'eux, cachés derrière l'institution, dissimulés dans la meute, recourant à la force. Mais je n'avais pas envie non plus d'être toujours ce que j'avais été un jour : craignant la pluie de coups, redoutant l'abus sexuel, expérimentant l'arbitraire qui, au choix, nous plaçait sous des douches dont le curé ouvrait les vannes d'eau bouillante ou, dans la nuit d'hiver, au garde-à-vous, grelottant en pyjama dans une cour où la neige reflétait le bleu de la nuit de pleine lune lors d'une punition collective.

À la même époque, je voyais le quotidien de mes parents : mon père louant sa force de travail pour les travaux des champs, ma mère pour ceux du ménage. Les fiches de paie minables de mon père, le travail dans le gel ou sous la canicule, la rudesse des tâches agricoles, la fatigue tétanisant la force musculaire jusqu'au bord de l'épuisement, les nuits de moisson sans sommeil, des heures supplémentaires jamais payées, aucune récupération de

ce temps, même lorsque le gel durcissait la terre impossible à travailler... Ma mère nettoyant les toilettes des patrons, ces mêmes employeurs jouissant de ne pas tirer les chasses d'eau la sachant de service, les jouets des enfants enfermés dans des cartons scotchés pendant les vacances de la famille pour qu'il ne nous vienne pas à l'idée, à mon frère et moi, de jouer dans une salle de jeu trois fois plus grande que notre surface habitée – une licence que, de toute façon, notre mère n'aurait pas tolérée.

Plus tard, mais j'ai aussi raconté cette aventure dans la préface à *Politique du rebelle*, j'ai, pendant deux saisons, travaillé quelques semaines dans la fromagerie de mon village, Chambois. J'avais 14 ans la première année, 15 la seconde. Le patron de cette usine possédait aussi la ferme où travaillait mon père et le « château » dans lequel ma mère faisait des ménages. Un petit chef qui faisait régner sa loi m'avait pris en grippe, ainsi que mon ami, Ghislain Gondouin – aujourd'hui libraire d'anciens dans notre village – avec lequel je partageais mes peines et mes passions d'adolescent.

J'ai quitté mon tablier, au sens réel du terme, un jour où le contremaître outrepassa

ses droits. Je me suis dirigé vers lui; il a pris peur et craint l'altercation physique. Je me suis juste contenté de lui dire vivement mes reproches. Comme j'avais quitté mon poste, la chaîne de l'usine s'était arrêtée – je me souviens encore des bruits du moteur, de l'accumulation des grosses bassines de lait à présurer, du patinage de la mécanique, mais aussi, et surtout, du regard des ouvriers qui enviaient ce que l'étudiant saisonnier pouvait se permettre : dire son fait avec véhémence à un petit chef, puis plaquer tout.

Ce jour-là, en retournant vers mon vestiaire, les cheveux, les vêtements trempés de petit lait dont nous dégoulinions toute la journée de travail, je me suis aussi fait une promesse : ne jamais oublier le regard de ces compagnons d'infortune, leur mélange d'envie et de stupéfaction, de tristesse et de contentement – et, surtout, leur rester fidèle.

Quand le patron eut vent de cette altercation, il me convoqua à son bureau – pour me dire qu'il aimait les « fortes têtes ». Il proposa de m'embaucher avec un poste de responsabilité. Il me promit permis de conduire, maison dans le village, costume et cravate dans les bureaux, salaire en conséquence. Il me fit

miroiter, péché mortel à mes yeux, une autre vie que celle de mes parents. J'ai alors connu la première jouissance du refus.

Les prêtres de mon enfance, les patrons de mes parents et la hiérarchie de l'usine de mon village m'ont affranchi sur la nature du pouvoir. Que je n'ai pas découvert en lisant Machiavel, mais vu dans le regard de ceux qui en disposaient. J'ai haï le pouvoir, tous les pouvoirs, bien avant de savoir ce que les livres en disaient. Pas besoin de lire sur ce sujet quand on l'a vu, enfant, adolescent, jeune homme, dans la chair mauvaise des gens de pouvoir : cette lueur noire brille d'une façon particulière dans la pupille de l'animal de proie, du chacal, du vautour, du charognard. Ni bourreau, ni victime – et toujours du côté des victimes.